…

La même lettre priait Mazois de rapporter à Rome le portrait de la

reine ou de le confier à un voiturier. « J'ai ébauché un petit tableau de la noble famille d'après les croquis que j'en ai fait et je crois que ce petit tableau terminé serait, je ne doute pas, d'un grand intérêt '. » La lettre n'est pas datée, mais comme Ingres félicite Mazois de la décoration du Lys, qu'ils ont reçue en même temps, elle est du début de l'été de 1814, ce qui place le portrait de la reine Caroline non en 181 3, mais en 1814.

Jusque-là Ingres n'avait pas connu les longues détresses, s'il avait

eu à souffrir parfois de la mévente de ses tableaux ou de la médiocrité des prix qu'on leur attribuait. Il ne manquait pas de commandes. En ce moment môme, il terminait le portrait d'une Transtévérine qui avait franchi le pont Saint-Ange pour épouser Alexandre de la Motte-Baracé, vicomte de Senonnes, nommé en 1816 Secrétaire général des Musées royaux, premier gentilhomme de la Chambre du roi et membre de l'Académie des Beaux-Arts, et plus tard Conseiller d'Etat : « J'ai écrit à M. de Senonnes, dit Ingres, dans une lettre à M. Marcotte, du 7 juillet 18 16 : assurez-le, je vous prie de toutes mes salutations et que le mois prochain le portrait de Madame est terminé et que je compte sur lui au Salon pour nous faire honneur. »

Moins intéressante peut-être par la physionomie que M"" Devauçay,

moins pensive et mystérieuse, mais d'une beauté plus éclatante, M'"" de Senonnes n'inspira pas moins heureusement le peintre. Nous sommes

là en face d'une des œuvres magistrales de Ingres. Dans ce portrait, il a déployé toutes les ressources de son génie, même celles que, de parti pris, il était porté à négliger. Il se servit -de sa palette avec moins de parcimonie que d'habitude. Non pas qu'il se décidât à poser sur sa toile des touches plus larges, plus épaisses. Il eut toujours horreur de la peinture grasse. Mais il employa des couleurs plus énergiques, tout en continuant à les appliquer en couches minces et unies. Il sut donner aux chairs un aspect plus vivant, les imprégner d'une tiède animation, les gonfler d'une pulpe savoureuse. Dans les mains de M"" de Senonnes, comme sur son visage, et même aux fermes rondeurs de sa gorge, que voile à peine une guimpe transparente, on distingue la chaleur du sang, la moite atmosphère de la peau, l'espèce de respiration d'un épiderme frais et frémissant. Mais aussi quel modèle pour enfiévrer le pinceau de l'artiste ! Quelle opulence de charmes, chez cette radieuse

Transtévérine, cette élue de l'amour!

Ingres n'avait pas tout d'abord voulu représenter M""" de Senonnes

dans la position assise où nous la voyons. Hanté par le portrait de

M""" Récamier, de David, auquel il avait travaillé sous la direction de son maître, il voulait étendre sur un divan cette indolente créature.

Il en fit l'esquisse, puis se ravisa. Et, définitivement, il redressa le buste, mais avec un souple abandon et une grâce nonchalante.

Ce n'est pas une nerveuse, une rêveuse, pareille à M'"'' Devauçay,

cette belle inconsciente, qui respire comme son atmosphère naturelle

l’ambiance d'un miracle d'amour. Vêtue de somptueux velours, de

dentelles précieuses, les doigts chargés de riches bijoux, laissant glisser sur les coussins satinés une écharpe élégante, elle a le calme apaisé d'une rare fleur épanouie sous le climat qui lui convient. Elle est sœur de l'Odalisque. Elle trouve que rien n'est doux comme d'être belle et perpétuellement désirée. Elle ne cherche rien au-delà. Nulle aspiration troublante, nulle curiosité, nulle inquiétude, nulle pensée peut-être n'avive la grisante langueur de ses larges yeux ne mélancolise le vague sourire de sa petite bouche entr'ouverte.

Dans ce portrait, autant et plus que partout ailleurs, Ingres a rendu

tous les détails des accessoires avec un art minutieux, une virtuosité qui tient du prodige. On cite le châle de M"" de Senonnes comme celui de M'"" Rivière et comme le gilet de M. Berlin. Ce serait de la gageure et de la fantasmagorie, si, par un équilibre de tons et un goût absolu-

ment sûr, le peintre ne faisait concourir la nature morte à l'expression générale et à la noblesse de l'ensemble.

Le Salon, où il voulait envoyer M'"^ de Senonnes, était son unique

souci. Il espérait pouvoir y mettre encore, malgré que M. Marcotte ne

l’aimât pas absolument, un petit tableau : Don Pedro de Tolède baisant l'épée d'Henri IV, le portrait de M. Devillers, maintenant rentré à Paris, et, si c'était possible, ceux de M. Bochet et de sa sœur, M""\* Panckoucke.

Le livret du Salon indiquait : Don Pedro de Tolède, le Pape Pie VII

tenant chapelle et Plusieurs Portraits. Si Ingres exposa des portraits, on les négligea. Une fois de plus on reprocha à l'artiste d'avoir voulu paraître « antérieur au siècle de Léon X' » :

gothique n'y est pas, mais on voit que c'est cela qu'on a voulu dire.

…